

CHAPITRE I

LES MONSTRES
MARINS

CHAPITRE



LES MONSTRES
MARINS

Histoire du fils du duc de Jen.

Tchouang-tseu – VI^{ème} siècle avant J.-C. – Traduction de L. Kiua-hway

Petite leçon de sagesse prodiguée par l'exploit du fils du duc de Jen.

Où comment affûter ses appâts pour capturer le poisson le plus gros et jouer ses meilleurs atouts pour gagner la partie de la vie.

Ce Poisson monstrueux “qui jette l'épouvante à mille stades” est manifestement tout intérieur. Il représente à n'en pas douter l'incessant déchainement des désirs qui mène l'homme à sa perte. Malicieusement, l'auteur se moque des “critiques” et des “censeurs” qui n'ont rien compris. La conclusion se comprend d'elle-même : tant que l'homme n'a pas tué son monstre intérieur, il ne peut se prévaloir d'aucune victoire, aussi éclatante soit-elle. Car “gouverner le monde”, c'est se gouverner soi-même.

Le fils du duc de Jen s'étant muni d'un gros hameçon, d'une grande ligne, et de cinquante bœufs pour servir d'appât s'accroupit sur la côte de Kouai-ki et se mit à pêcher dans la Mer orientale. Il pêcha ainsi chaque jour, durant une année, sans prendre quoique ce fût. Enfin, un poisson immense avala son hameçon. Ferré solidement, l'animal chercha à s'enfoncer dans les profondeurs, se débattit avec ses nageoires, souleva des masses d'écume grosses comme des monts, bouleversa les eaux de la mer et fit un bruit d'enfer qui jeta l'épouvante jusqu'à mille stades de là. Finalement, le fils du duc de Jen ramena le poisson à la côte, le dépeça et le dessécha. À l'est du fleuve Tche et depuis Tsang-wou jusqu'au nord, les habitants se rassasièrent de cet immense poisson. Par la suite, des critiques et des censeurs s'étonnèrent de cette histoire qu'ils jugèrent invraisemblable. C'est qu'en effet quiconque se munit d'une canne de bambou et d'une ligne de soie, va vers les mares et les fossés et guette les goujons et les petites carpes, n'aura aucune chance de prendre de gros poissons. De même, celui-ci qui se pare de discours futiles pour rechercher l'éclat de sa renommée est loin de pouvoir comprendre la grandeur. Ainsi qui n'a pas entendu conter l'histoire du fils du duc de Jen ne pourra jamais gouverner le monde.

Description des monstres primordiaux dans la tradition hébraïque.

Les Mythes Hébreux - Robert Graves et Raphaël Patai.

Traduction de J.-P. Landais.

Où l'on découvre que Léviathan peut être apprivoisé et que Dieu en personne ne dédaigne pas de s'ébrouer avec le monstre trois longues heures par jour.

Cette curieuse collection d'opinions relatives aux monstres marins, extraite du Talmud et du Midrash, exprime une constante que l'on retrouve dans chacune des religions abrahamiques : quelle que soit la force des puissances mauvaises, sous-marines et autres, aucune ne jouit d'un

pouvoir comparable à celui de Dieu, qui reste le seul véritable maître de ce monde mystérieux. Dieu ne permettant pas que le mal ait le dernier mot, la seigneurie qu'il exerce sur les eaux est absolue. Saint Jean Chrysostome (344 – 407) livre dans son traité *Iustini Opera Spuria* (col. 1313 et s.) une explication de cette conception, traduite en termes chrétiens : “Le mal n'est rien d'autre qu'une déviation du bien, et par suite, le mal est secondaire par rapport au bien.” Saint Denys l'Aréopagite (Vème siècle) est plus radical. Le mal, avance-t-il, ne peut venir du bien car, s'il provenait du bien, il ne serait pas le mal. Comme tout ce qui est provient de Dieu, tout est bien d'une certaine manière. Ce qui lui permet de conclure : “Le mal n'existe absolument pas.” (Des noms divins, chap. IV).

Aux jours d'avant la Création, Rahab, prince de la mer, se révolta contre Dieu. Ayant reçu cet ordre : “Ouvre la bouche, prince de la mer, et avale toutes les eaux du monde”, il s'écria : — Seigneur de l'Univers, laisse-moi tranquille !

Alors Dieu le tua à coups de pied et plongea son cadavre sous les vagues, car aucun animal terrestre ne pouvait supporter sa puanteur. D'autres estiment que Dieu épargna la vie de Rahab et qu'ensuite, quand les anges jaloux dérobèrent le “livre de Raziel” (un abrégé de la sagesse divine que Dieu avait donné à Adam) et le jetèrent à la mer, il ordonna à Rahab de plonger pour le récupérer. Le prince de la mer obéit sans hésiter, mais plus tard il conforta les ennemis de Dieu en soutenant les Égyptiens dans leur conflit avec les enfants d'Israël et en intercédant pour les armées de Pharaon que Dieu s'apprêtait de noyer dans la mer Rouge.

— Épargne les Égyptiens, s'écria-t-il, contente-toi de sauver Israël !

Mais Dieu leva la main et détruisit Rahab et tous ses auxiliaires. Certains qualifient Rahab de “Prince céleste d'Égypte”.

D'autres ne le distinguent ni de Léviathan, ni d'Oceanus ; ni du Grand Dragon vantard qui prétendait avoir créé toutes les mers et les fleuves, mais que Dieu tira ensuite sur le rivage dans un filet, avec sa progéniture, pour ensuite leur fracasser le crâne et leur transpercer les flancs. Comme ils ne mouraient toujours pas, il plaça des gardiens pour surveiller le Grand Dragon, qui finalement sera achevé le jour du Jugement.

Les défenses monstrueuses de Léviathan répandaient la terreur, de sa bouche sortaient du feu et des flammes, de ses naseaux de la fumée, de ses yeux un éclat féroce ; son cœur était sans pitié. Il écumait à sa guise la surface de la mer, laissant derrière lui un sillage resplendissant, où pénétrait son plus profond abîme, le faisant bouillir comme une marmite. Aucune arme, dans l'arsenal de l'humanité, ne pouvait entamer ses écailles. Même les habitants du ciel le redoutaient. Mais Dieu attrapa Léviathan avec un hameçon, le hissa hors des profondeurs, lui attacha la langue avec une corde, lui enfonça un roseau en travers les naseaux et lui transperça les mâchoires avec une épine comme à un simple poisson de rivière. Puis il jeta le cadavre au fond d'un bateau et l'emporta comme pour aller au marché.

Quand Dieu créa les poissons et les animaux marins à partir de lumière et d'eau, il autorisa Léviathan, qui était plus grand que tous ses compagnons pris ensemble, à régner sur eux depuis un trône dressé sur un gigantesque rocher sous-marin. Certains disent qu'il avait de nombreuses têtes, ou qu'il y eut deux Léviathan – le serpent fuyard et le serpent tortueux – et que Dieu les détruisit tous les deux ; d'autres qu'il épargna Léviathan étant donné qu'il s'agissait de l'une de ses créatures, mais qu'il l'apprivoisa complètement (ou qu'il ordonna à l'archange Jaël de le faire), et qu'il daigne encore s'amuser avec lui sur les vastes mers trois grandes heures chaque jour.

Léviathan se nourrit de grands dragons marins. Il boit à un affluent du Jourdain, tandis que celui-ci s'écoule dans l'océan par un canal secret. Quand il a faim, il lâche une bouffée de vapeur qui trouble une immense étendue d'eau ; quand il a soif, il fait un tel remue-ménage qu'il faut soixante-dix ans pour que le calme revienne dans les profondeurs, et que Béhémot lui-même, sur les mille montagnes, montre des signes de terreur. Mais Léviathan, lui, ne craint qu'un petit poisson du nom de Chalkis, que Dieu créa uniquement pour le tenir en échec.

D'autres pensent que Léviathan a été enfermé par Dieu dans une caverne océane, où tout le poids du monde repose sur lui. Son énorme corps allongé appuie sur Tehom (les Eaux profondes), ce qui empêche celle-ci d'inonder la terre. Mais comme l'eau de mer est trop salée au goût de Léviathan, la soif l'oblige fréquemment à soulever une nageoire : les eaux douces de Tehom jaillissent, et il boit un peu, puis laisse retomber sa nageoire.

Certains disent que Léviathan a autant d'yeux que l'année a de jours, et des écailles resplendissantes qui obscurcissent jusqu'au soleil ; qu'il serre sa queue entre ses dents et forme un anneau autour de l'océan. C'est pourquoi on appelle également "Léviathan" la bande inférieure du firmament qui porte les signes du zodiaque.

La mer des Indes renferme le plus d'animaux et les plus gros...

Histoire naturelle - Plin L'Ancien (23 - 79 après J.-C.)

Traduction d'Émile Littré.

Les récits fantaisistes d'un naturaliste.

On a reproché à Plin son manque de jugement dans ses commentaires, mêlant au hasard le faux avec le vrai, ainsi que son approche peu méthodique, colorée par son amour du merveilleux. Néanmoins, l'influence de son travail sur les scientifiques occidentaux perdurera jusqu'au XVIème siècle. S'il ne disposait pas de connaissances très étendues en matière scientifique et si ses informations sont rarement de première main, il se montre diligent, exact et libre de tout préjugé, faisant preuve d'un intérêt constant et profond pour les sujets qu'il traite.

Sa passion pour les sciences de la nature lui coûtera la vie. En l'an 79, il se trouve sur la baie de Naples lors de l'éruption du Vésuve (23 et 24 août) qui écrasera les villes d'Herculanum et de Pompéi. Tel un véritable homme de science, Pline navigue à travers la baie, afin de bénéficier d'une meilleure vue sur le phénomène, et est tué par les émanations toxiques du volcan.

La mer des Indes renferme le plus d'animaux et les plus gros, parmi lesquels sont des baleines de quatre jugères *, des pristès** de deux cents coudées : quoi d'étonnant, puisque les langoustes y atteignent quatre coudées, et que les anguilles du Gange vont à trente pieds ? Mais c'est surtout aux approches des solstices que l'on voit ces monstres marins : alors là se précipitent les tourbillons ; alors les pluies sont torrentielles ; alors les ouragans, fondant du haut des montagnes, bouleversent les mers jusque dans les profondeurs, et roulent avec les flots les animaux soulevés du fond des abîmes.

Quelquefois les thons abondent tellement, que la flotte d'Alexandre le Grand se rangea en bataille contre eux, comme elle aurait fait contre une flotte ennemie. Isolés, les vaisseaux n'auraient pas pu s'ouvrir un passage. La voix, le bruit, les coups ne les épouvantent pas ; mais un fracas éclatant les effraye, et il ne faut rien moins que les accabler pour les dissiper.

On donne le nom de Cadara à une vaste péninsule de la mer Rouge, qui en se développant forme un grand golfe ; les vaisseaux du roi Ptolémée Philadelphie mirent à la doubler douze jours et douze nuits de navigation à la rame, car aucun vent ne s'y fait sentir. Dans ce lieu, particulièrement tranquille, les monstres marins atteignent une grosseur qui ne leur permet plus de se mouvoir. Les officiers des flottes d'Alexandre le Grand ont rapporté que les Gédrosiens, qui habitent sur les bords du fleuve Arbis, faisaient dans leurs maisons les portes avec des mâchoires de poissons, et la charpente des toits avec les os, dont plusieurs se trouvaient d'une longueur de quarante coudées. Là aussi on voit venir à terre des bêtes semblables à des moutons, qui, après s'être repues de racines, rentrent dans les flots ; et d'autres ayant des têtes de chevaux, d'ânes et de taureaux, qui dévastent les champs cultivés.

Les plus grands animaux dans la mer des Indes sont la priste et la baleine ; dans l'océan des Gaules, c'est le souffleur, qui se dresse comme une colonne énorme, et qui, plus élevé que les voiles des navires, rejette une espèce de déluge d'eau. Dans l'océan de Cadix est l'arbre portant des branches si vastes, que pour cette raison, dit-on, il n'a jamais traversé le détroit. On y voit aussi les roues, ainsi nommées à cause de leur configuration ; elles ont quatre rayons, et leur moyeu est de chaque côté fermé par les yeux.

Une députation de Lisbonne fut envoyée à l'empereur Tibère, pour lui annoncer qu'on avait vu et entendu dans une certaine caverne un triton qui

jouait de la conque ; et il avait la forme qu'on lui connaît. La figure attribuée aux néréides n'est pas fautive non plus : seulement leur corps est hérissé d'écaillés là même où elles ont la forme humaine. On en a vu en effet, sur ce même rivage, une qui y mourut, et dont les glapissements plaintifs furent entendus au loin par les habitants. Le légat de la Gaule écrivit au dieu Auguste qu'on apercevait sur la côte plusieurs néréides mortes.

Je puis citer des témoins qui occupent un rang distingué dans l'ordre équestre, et qui m'ont certifié avoir vu dans l'océan de Cadix un homme marin, d'une conformation complètement semblable à la nôtre ; que pendant la nuit il montait dans les navires, et que la partie du bâtiment sur laquelle il s'asseyait, penchait aussitôt, et même se submergeait s'il y restait longtemps. Sous le règne de Tibère, dans une île en face de la côte de la province lyonnaise, le reflux de l'Océan abandonna en une seule fois plus de trois cents bêtes, toutes de forme et de taille merveilleuse. Un nombre non moins considérable fut laissé à sec sur la côte de la Saintonge, et, entre autres, des éléphants, des béliers dont les cornes étaient seulement figurées par une ligne blanche, et beaucoup de néréides.

Turranius a rapporté que la mer avait jeté sur le littoral de Cadix une bête qui avait la queue large ; entre les deux nageoires du bout, de seize coudées, cent vingt dents, dont les plus grandes avaient neuf pouces, et les plus petites, six. Les os du monstre auquel Andromède fut, dit-on, exposée, furent transportés de Joppé, ville de Judée, et montrés, parmi d'autres merveilles, par Marcus Aemilius Scaurus, lors de son édilité : ils avaient quarante pieds de long, les côtes étaient plus hautes qu'un éléphant indien ; l'épine avait un pied et demi d'épaisseur.

* Le jugère est une ancienne unité agraire, une mesure de la superficie des champs d'environ un quart d'hectare. Donc la baleine ici désignée ferait un hectare de superficie.

** Émile Littré note : "On traduit souvent pristis par poisson-scie ; mais il n'est pas sûr que ce soit là l'interprétation de ce mot." Les recherches actuelles semblent désigner le cachalot.

Thor et le serpent de Midgard.

Jeune Edda – Snorri Sturluson (1179–1241).

Entre le dieu et le serpent de mer commence une lutte éternelle...

Jörmungand, fils de Loki, dieu fripon, et de la géante Angrboda, est décrit dans la mythologie nordique sous l'aspect d'un serpent hideux. Il est réputé déclencher des vagues au moindre de ses mouvements, et des tempêtes marines lorsqu'il se met à ruer. Les dieux s'effraient de la prophétie annonçant que cette hydre causera de grands dégâts et Odin la précipite dans l'océan. Le monstre devient si grand qu'il entoure le monde et se mord la queue, ce qui lui vaut les noms de serpent de Midgard

(du nom de l'enceinte fortifiée protégeant le monde des hommes) ou de Serpent-Monde. Outre de nombreuses sagas, le dignitaire politique, voyageur, aventurier, poète, pédagogue et "historien" islandais Snorri Sturluson nous a laissé une Edda en prose (dite Jeune Edda) qui constitue l'une des meilleures introductions à la mythologie scandinave.

Thor sortit de Midgard sous l'apparence d'un jeune homme, et se présenta au crépuscule à la demeure d'un géant appelé Hymir. Thor y passa la nuit, mais à l'aurore, quand il perçut qu'Hymir affrétait son bateau pour la pêche, il se leva, s'habilla et pria le géant de l'emmener avec lui.

Hymir répondit qu'il n'y avait pas de place à bord pour un chétif joveur tel que lui. "De plus, ajouta-t-il, si je vais aussi loin en mer, et que j'y reste aussi longtemps que j'en ai l'habitude, le froid ne manquera pas de te tuer." Thor répondit qu'il saurait bien ramer au-delà de la distance que Hymir avait à l'esprit, et qu'il n'était pas certain de savoir lequel des deux serait le premier à vouloir faire demi-tour.

À ce moment, sa rage était telle qu'il fut tenté de faire résonner son maillet sur le crâne du géant sans plus attendre, mais comme il avait mieux à faire de ses forces, il étouffa sa colère et demanda à Hymir ce qu'il entendait utiliser comme appât. Le géant lui intima de se trouver un appât par ses propres moyens. Alors Thor monta vers un troupeau de bœufs qui appartenait au géant, et se saisissant du plus grand taureau, qui portait le nom de Himinbrjot, lui arracha tête ; et revenant avec elle sur le bateau, il prit la mer avec Hymir.

Thor ramait à l'arrière avec deux avirons avec une force telle qu'Hymir, qui ramait à la proue, fut surpris de voir avec quelle rapidité le bateau était propulsé en avant. Il observa ensuite qu'ils étaient arrivés à l'endroit où il avait coutume de pêcher les poissons plats, mais Thor déclara qu'il était préférable de poursuivre leur navigation sur une bonne distance encore. Ils continuèrent donc à exercer leurs avirons, jusqu'à ce que Hymir lui crie que s'ils ne s'arrêtaient pas maintenant, ils seraient en grand danger à cause du serpent de Midgard.

Malgré cela, Thor persista à ramer toujours plus loin, et, en dépit des remontrances d'Hymir, il ne consentit point à poser ses avirons qu'après un assez long temps. Il prit ensuite sa ligne de pêche, extrêmement solide et munie d'un crochet tout aussi fort, sur lequel il accrocha la tête du taureau, qu'il jeta dans la mer. Le monstre dévora l'appât goulûment et l'hameçon fut aussitôt coincé au fond sa gorge.

Piqué à vif, le serpent tira sur le crochet avec tant de violence que Thor fut obligé de se cramponner solidement, les deux mains accrochées aux dames de nage, dans lesquelles viennent se fixer les avirons.

Mais la colère de Thor, à son tour, ne fit que croître, et sollicitant toute sa puissance divine, il tira si fort sur la ligne que ses pieds forcèrent un passage à

travers la coque du bateau et touchèrent le fond de la mer, tandis qu'avec ses mains, il hissait le serpent sur le bord du navire.

Il est impossible d'exprimer par les mots la scène épouvantable qui se déroulait présentement.

Thor, d'une part, dardait ses regards furieux en direction du serpent, tandis que le monstre, redressant la tête, crachait sur lui des torrents de venin.

Il est dit qu'au moment où le géant Hymir vit le serpent, il pâlit et trembla de peur, d'autant qu'il voyait l'eau pénétrer son bateau de toutes parts : il sortit son couteau, et alors que Thor brandissait son maillet et se préparait à frapper le monstre, il trancha la ligne et le serpent retomba lourdement sous l'eau. Thor, cependant, avait lancé son maillet de toute sa force, et il y en a qui disent qu'il frappa la tête du monstre au fond de la mer, mais on peut affirmer avec plus de certitude qu'il vit encore et se trouve toujours au fond de l'océan. Thor donna ensuite à Hymir un tel coup de poing, près de l'oreille, que le géant tomba la tête la première dans l'eau, et Thor, pataugeant à grands pas, revint bientôt sur le rivage.

L'attaque et la dévoration du monstre marin.

La Navigation de saint Brendan - manuscrit d'Alençon (XIème - XIIème siècles) traduit du latin par G. Vincent.

Où l'on découvre un monstre qui se bat pour la bonne cause.

Brendan naquit au VIème siècle et devint abbé dans son pays, l'Irlande. Fort sage et bon, il nourrissait pourtant une idée peu banale : visiter le Paradis avant sa mort. Sa quête est prétexte à un voyage fabuleux dans l'océan atlantique. Le présent extrait est tiré d'un manuscrit rédigé en latin par un auteur anonyme, six siècles après la mort du saint. La mythologie grecque a inspiré ce récit qui reste cependant typiquement de son époque, mêlant la culture celtique aux miracles chrétiens. On y rencontre diables et saints, griffons et dragons, volcans et icebergs. Autant d'aspects créant autour de la Navigation de Saint Brendan un "nuage d'inconnaissance" et de mystère confinant à une véritable fascination.

Or un jour, leur apparut une bête d'une immense grandeur qui les poursuivait, de loin, écumant de ses narines, et labourant les flots à très vive allure, comme pour les dévorer. Comme les frères la voyaient, vers le Seigneur ils s'écriaient, disant :

— Libère-nous, Seigneur, afin que ce monstre ne nous dévore pas.

Alors Saint Brendan les reconfortait, disant : — Rassurez-vous, hommes de peu de foi. Dieu qui est toujours notre défenseur, lui-même nous délivrera de la gueule de cette bête et de tous les autres périls. Ainsi, comme le monstre s'approchait d'eux, il était précédé par des flots d'une stupéfiante hauteur jusqu'au navire. C'est pourquoi les frères avaient de plus en plus de crainte. Quant au vénérable vieillard, étendant ses mains vers le ciel, il dit :

— Seigneur, délivre tes serviteurs, comme tu as délivré David de la main

de Goliath le Géant, Seigneur, délivre-nous, comme tu as délivré Daniel de la fosse des lions. Seigneur, délivre-nous, comme tu as délivré Jonas du ventre de la grande baleine. Une fois ces trois versets achevés, voici qu'un monstre immense venu de l'Ouest, tout proche d'eux, traversait les flots à la rencontre de l'autre bête. Et aussitôt il entra en guerre contre cette dernière, de telle sorte qu'il crachait du feu de sa gueule. Cependant le vieillard dit à ses frères :

— Voyez, fils, les merveilles de notre Rédempteur. Voyez l'obéissance des bêtes à leur Créateur. Seulement regardez la fin de l'affaire. Ce combat ne nous apporte, en effet, rien de mal, mais comptera pour la Gloire de Dieu.

À ces mots, le monstre malveillant qui poursuivait les serviteurs du Christ, fut tué et mis en trois parties, sous leurs yeux, et l'autre monstre, après la victoire, retournait d'où il était venu.

Puis un autre jour, ils virent une île, au loin, boisée grandement et de bel aspect. D'autre part, approchant de son rivage et descendant du navire, ils virent la partie arrière du monstre qui avait été tué. Saint Brendan dit :

— Voici ce qui voulut nous dévorer. C'est lui que vous dévorerez, parce que nous attendrons longtemps dans cette île. Tirez-donc votre embarcation plus haut sur la terre et cherchez un lieu sur cette île où votre tente puisse être dressée.

Quant au Saint Père, il leur indiqua un lieu d'habitation. Puis lorsqu'ils eurent agi selon le précepte de l'homme de Dieu et qu'ils eurent placé tous les ustensiles dans la tente, Saint Brendan dit à ses frères : — Prenez vos vivres de ce monstre, de quoi nous suffire durant trois mois. Car cette nuit-ci, ce cadavre sera dévoré par des bêtes. Alors, jusqu'au soir ils emportaient de la viande autant qu'il leur en fallait, selon la recommandation du Saint Père. Alors les frères, une fois tout achevé, dirent : — Père, comment pouvons-nous vivre ici sans eau ?

Il leur dit : — En quoi est-il plus difficile à Dieu de vous offrir de l'eau que de la nourriture ? Allez donc du côté de l'étendue méridionale de cette île, et vous découvrirez une source très limpide, des herbes nombreuses et des racines, et prenez-moi, de ce lieu, des vivres avec modération.

Et ils découvrirent tout ce que l'homme de Dieu avait prévu. Ici resta donc Saint Brendan trois mois, parce qu'il y avait tempête en mer, vent très violent, trouble de l'air en pluie et en grêle. Cependant les frères allaient voir ce que devenait le monstre. Or, comme ils étaient venus au lieu où le cadavre était auparavant, ils ne découvrirent rien, sinon des os. Et ils revinrent sur l'heure, auprès de l'homme de Dieu, disant : — Père, il est arrivé ce que vous avez dit. Il leur répondit : — Je sais, fils, que vous avez voulu me mettre à l'épreuve pour savoir si j'avais dit vrai ou non. Je vous donnerai un autre signe : une partie d'un poisson, échoue ici, cette nuit, demain vous en serez restaurés.

Alors, au jour suivant, les frères s'en allèrent vers l'endroit indiqué et ils découvrirent le poisson que l'homme de Dieu avait prédit. Et ils en prirent

autant qu'ils pouvaient en porter.

Mais le vénérable père leur dit : — Conservez avec soin cet approvisionnement ; de là vous aurez le nécessaire. Car le Seigneur rendra le temps serein, aujourd'hui, demain et après demain, et cessera la violence de la mer et des flots. Après nous partirons de ce lieu.

Saint Columba et le monstre du Loch Ness.

Vie de Saint Columba - Adomnàn, 9ème abbé d'Iona (627-704).

Où l'on parle pour la première fois du Loch Ness...

La légende du monstre du Loch Ness est particulièrement ancienne, puisqu'on en retrouve les premières traces en 565 dans les chroniques de Saint Columba (né le 7 décembre 521 et mort le 9 juin 597), dont le nom signifie "Colombe de l'Église". Missionnaire irlandais, il contribue à réintroduire le christianisme en Écosse et dans le nord de l'Angleterre et établit en 563 un nouvel ordre monastique dont la principale communauté s'installa sur l'île d'Iona. La légende veut qu'il soit arrivé sur cette petite île des Hébrides avec douze compagnons, métaphore tant christique qu'astrologique, visant à renforcer son caractère sacré. Il est devenu l'un des trois saints patrons de l'Irlande, avec Saint Patrick et Sainte Brigitte.

Alors que le saint homme se trouvait depuis quelques jours dans la province des Pictes, ses obligations le contraignirent à franchir le Loch Ness.

Mais alors qu'il approchait de la rive pour embarquer, il vit quelques-uns des habitants ensevelir un malheureux, qui, selon le récit de ceux qui l'enterraient, n'était que depuis peu de temps dans l'eau lorsqu'il fut saisi, comme il nageait, et dévoré par un monstre ; son corps déchiqueté fut hissé avec un croc par ceux qui étaient venus à son secours en bateau, mais trop tard.

Le saint homme, en entendant cela, loin de se décourager, ordonna à un de ses compagnons, nommé Lugne Mocumin, de rejoindre à la nage la barque qui était amarrée sur la rive opposée, et de la ramener avec lui.

Et Lugne ayant entendu le commandement de l'excellent homme, obéit sans délai, enleva tous ses vêtements, sauf sa tunique, et sauta dans l'eau.

Mais le monstre, caché dans les profondeurs, loin d'être rassasié par sa dernière victime, avait simplement été mis en appétit pour une proie nouvelle, et quand il sentit l'eau agitée par la natation de l'homme, il s'élança soudain, et, poussant un affreux rugissement, se précipita sur lui, la gueule grande ouverte.

Le saint homme, qui observait tout cela, leva sa main bénie, et, tandis que tous les autres, les frères ainsi que les étrangers, étaient saisis d'horreur, invoquant le saint nom de Dieu, il forma le signe de croix dans l'air, et s'adressa au monstre féroce, en disant : — Tu n'iras pas plus loin, ni ne toucheras cet homme ! Retourne d'où tu viens sans attendre !

À la voix du saint, le monstre fut à ce point terrifié qu'il s'enfuit plus prestement que s'il n'avait été tiré en arrière par des cordes, bien qu'il fut à portée de Lugne, et qu'il ne se trouvait pas la longueur d'un javelot entre l'homme et la bête. Puis, les frères voyant que le monstre avait reculé, et que Lugne, leur camarade, était revenu sain et sauf avec le canot, furent frappés d'admiration, et ils rendirent gloire à Dieu à travers la personne du saint homme. Et même les barbares païens qui étaient présents furent contraints par la grandeur de ce miracle, dont ils avaient eux-mêmes été les témoins, d'exalter le Dieu des chrétiens.

Il y a en mer un poisson que les Grecs appellent "truie de mer"...

Itinéraire en Terre Sainte - Ludolph de Sudheim (XIV^{ème} siècle).

Périls, accidents et fortunes de mer.

Pendant des millénaires les hommes ont voyagé et combattu sur les mers en ignorant tout de leurs profondeurs. Le monde des abysses étant le plus difficile d'accès, le plus dangereux et le plus mystérieux, les hommes l'ont tout d'abord peuplé par l'imaginaire. Sous le miroir lisse de l'eau se dissimule une menace de chaos, une prolifération d'espèces inconnues, une sorte de double inversé de la terre, qui garde les vivants et rejette les morts. L'auteur de l'extrait suivant se nomme Ludolph Schilder et séjourne en Orient de 1336 à 1341. Curé de la paroisse de Sudheim (Westphalie), il accompagne, en tant que chapelain, un chevalier au service du roi d'Arménie. Outre les descriptions des différentes étapes du pèlerinage et des sanctuaires de Terre Sainte, Ludolph rapporte de nombreux renseignements concernant les pays de la Méditerranée et du Proche-Orient, assortis de souvenirs personnels et imagés.

Il y a en mer un poisson que les Grecs appellent "truie de mer", que les petits bateaux redoutent beaucoup. Ce poisson ne fait aucun mal aux bateaux, sauf s'il est pressé par la faim. Si les marins lui jettent du pain, il s'en contente et s'en va. S'il ne veut pas s'en aller, il faut qu'un homme le regarde aussitôt d'un air irrité et terrible, alors il s'enfuit effrayé. Mais il faut que l'homme qui le regarde prenne bien soin de n'avoir pas peur du poisson et le fixe avec une audace qui l'horripile. Si le poisson sent que l'homme a peur, il ne s'en va pas, mord le navire et le lacère. Un très respectable marin m'a dit que, dans sa jeunesse, il était sur un petit navire ainsi menacé par ce poisson. Il y avait sur le navire un jeune homme réputé audacieux et dur ; quand le poisson approcha, il ne voulut pas lui donner du pain, mais, avec l'audace qu'il croyait avoir, il se jeta dans l'eau au bout d'une corde, comme on en a l'habitude, pour regarder le poisson d'un air furieux. Mais il fut si effrayé à la vue du poisson qu'il appela ses compagnons pour qu'ils le retirassent avec la corde.

Le poisson vit la frayeur de l'homme et, tandis qu'ils le retiraient de l'eau, dansant au bout de sa corde, d'un coup de gueule il le coupa en deux jusqu'au ventre, puis il s'éloigna du navire. Ce poisson n'est ni très gros ni très long,

mais sa tête est énorme et tous les dommages qu'il cause aux bateaux sont le fait de ses morsures.

J'ai entendu le récit d'un autre marin digne de foi qui connaît à peu près toutes les routes sur mer et a couru des dangers innombrables et diverses terreurs en mer. Il me dit qu'une fois, près de la Barbarie, un navire faisait route à cause des vents contraires là où la navigation est des plus périlleuses du fait des rochers et des bancs de sable recouverts de très peu d'eau, alors qu'un peu plus loin, on ne trouve pas le fond à plus de dix mille brasses. Tandis que la navigation se poursuivait dans la crainte, le navire tomba sur un poisson appelé en français "mérrou", qui se cachait dans les rochers.

Le poisson sentit venir le navire et pensa peut-être que c'était quelque chose à manger. Ouvrant la gueule, il le mordit avec tant de violence que, bien que lourdement chargé, le navire recula fortement. Les passagers s'affolèrent, le pilote leur demanda de prier Dieu pour le salut de leur âme, car ils n'avaient aucune chance de survivre, le navire ayant sûrement heurté un gros rocher. Les marins descendirent dans la cale pour voir où était la voie d'eau et ils virent la dent du gros poisson enfoncée dans le bateau. Elle était aussi longue qu'une poutre et large de trois coudées.

Ils ne purent l'extraire, même avec des instruments de fer, et ils la limèrent avec une scie. Si la dent n'avait pas été si pointue, ce qui lui avait permis de pénétrer dans le navire, celui-ci se serait sûrement brisé.

On ne connaît point de monstres marins dans la mer de l'Abyssinie...

Les prairies d'or ou Muruj adh-dhahab - Al Masudi (mort en 957).

Traduction de C. Barbier de Meynard et A. Pavet de Courteille.

Les conjectures d'un historiographe consciencieux.

Né à Bagdad, al-Masudi, comme beaucoup de ses compatriotes, est un vagabond. Il consacre sa vie à voyager et à écrire : on le trouve en Perse en 915, puis sur les navires de l'océan Indien, sur les côtes de l'Afrique orientale, dans les parages méridionaux de la mer Caspienne, en Palestine, aux confins syro-anatoliens, en Irak et, en 945, à Damas. Il meurt au Caire, probablement en 957. Au cours d'une existence aussi ambulante, et sans doute relativement brève, l'incroyable ampleur de l'œuvre écrite n'est pas le moindre sujet d'étonnement : entre trente et quarante ouvrages. C'est dire l'importance et la richesse de cette œuvre qui font qu'al-Masudi est considéré comme l'Hérodote ou le Pline de la civilisation arabe.

On ne connaît point de monstres marins dans la mer de l'Abyssinie, ni dans les golfes qui en dépendent et que nous avons décrits ; mais ils abondent du côté de l'Océan. Au surplus, les opinions varient sur leur origine et leur nature.

Les uns pensent que le *tennin** est un vent noir qui se forme au fond des eaux, monte vers les couches supérieures de l'atmosphère et s'attache aux nuages, semblable au *zoubaak* (trombe de terre ou cyclone), qui se soulève sur le sol et fait tournoyer avec lui la poussière et tous les débris de plantes desséchées et arides. Ce vent s'étend sur un plus grand espace à mesure qu'il s'élève dans les airs, de sorte qu'en voyant ce sombre nuage accompagné d'obscurité et de tempêtes, on a cru que c'était un serpent noir sorti de la mer.

D'autres pensent que le *tennin* est un reptile qui vit dans les profondeurs de l'Océan ; devenu fort, il fait la guerre aux poissons, et alors Dieu lui envoie les nuages et les anges, qui le font sortir de l'abîme sous la forme d'un serpent noir, brillant et luisant, dont la queue renverse sur son passage les édifices les plus solides, les arbres, même les montagnes, et dont le souffle seul déracine une multitude de troncs vigoureux. Le nuage le jette dans le pays de Yadjoudj et Madjoudj**, où il fait pleuvoir sur lui une grêle qui le tue, après quoi sa chair sert de nourriture aux peuplades de Yadjoudj et Madjoudj.

Telle est l'opinion qui est attribuée à Ibn Abbas. Il existe encore d'autres opinions sur le *tennin*. Les historiens et les compilateurs d'anecdotes fournissent à cet égard beaucoup de détails du même genre, que nous nous abstenons de mentionner ici. Ainsi les *tennins* seraient des serpents noirs, vivant d'abord dans les plaines et les montagnes, où les torrents et les pluies, les surprenant, les entraînent dans la mer. Là, nourris des nombreux reptiles qu'elle renferme, leurs corps deviendraient énormes, et leur vie d'une grande durée. Celui de ces serpents qui aurait atteint cinq cents ans serait le maître de tous les autres serpents de la mer, et alors arriverait ce que nous venons de rapporter d'après Ibn Abbas. Enfin il y aurait des *tennins* noirs et d'autres blancs comme le sont les serpents eux-mêmes.

Les Persans, bien loin de nier l'existence du *tennin* dans la mer, prétendent qu'il a sept têtes et l'appellent *adjduban*. Ils y font souvent allusion dans leurs récits. Dieu seul sait la vérité dans tout cela.

Au surplus, comme beaucoup d'esprits rejettent les histoires de ce genre, et que bien des intelligences ne les acceptent pas, nous ne nous risquons pas à les rapporter. Telle est l'aventure d'Amran, fils de Djabir, qui remonta le Nil jusqu'à sa source et traversa la mer sur le dos d'un animal qu'il tenait fortement par la crinière.

C'est un animal marin d'une telle dimension, qu'à le mesurer seulement jusqu'à une petite partie de ses jambes, il dépasse le disque du soleil, depuis le commencement de son lever jusqu'à son coucher.

Le monstre avait la gueule ouverte dans la direction du soleil, comme pour l'aspirer. Amran passa la mer en se cramponnant à la crinière de cet animal, tandis qu'il était en mouvement : il vit ainsi l'eau du Nil venant du paradis et

jaillissant de certains châteaux d'or. Après avoir reçu du roi une grappe de raisin, il retourna chez l'homme qui l'avait vu partir, et qui lui avait enseigné comment il devait faire pour remonter à la source du Nil ; mais il le trouva mort. Ensuite Amran, avec sa grappe de raisin, eut affaire au diable.

Ce récit, et d'autres plus merveilleux encore inventés après coup, sont dus à l'imagination des traditionnistes. Il en est ainsi d'une prétendue coupole d'or située au milieu de la mer Verte, et portée sur quatre colonnes de rubis vert, rouge, bleu et jaune. De ces quatre colonnes suinte une grande quantité d'eau qui se répand dans la mer Verte, vers les quatre points cardinaux, sans jamais se mêler ni se perdre. Arrivée aux côtés différents du littoral de la mer, cette eau forme le Nil, ailleurs le Sihan, en un troisième lieu le Djihan, et enfin l'Euphrate.

Un autre conte du même genre nous représente l'ange chargé de la surveillance des mers, posant le pied sur l'extrémité de la mer de Chine ; l'eau fuit devant lui en bouillonnant, et il en résulte le flux ; lorsque l'ange retire son pied, l'eau, revenant à sa première place et rentrant dans son lit, produit le reflux. C'est exactement comme un vase à moitié rempli d'eau. Si l'on y place la main ou le pied, l'eau monte jusqu'aux bords du vase ; si on les retire, elle rentre dans ses limites. D'autres prétendent que l'ange met seulement le pouce de sa main droite dans la mer pour produire le flux, et qu'il l'en retire pour faire naître le reflux.

Les choses que nous venons de raconter ne sont ni absolument impossibles, ni imposées à notre croyance, mais entrent dans la catégorie de ce qui est possible et admissible.

Comme tradition elles proviennent de simples individus, et ne portent pas le caractère de ces histoires qui ont été transmises par une suite non interrompue d'hommes dignes de foi, ni de celles qui se sont répandues sans contestation parmi les musulmans, qui deviennent obligatoires dans la théorie comme dans la pratique, et qu'il n'est pas permis de rejeter. Lorsque des traditions de cette espèce sont accompagnées de preuves qui en démontrent la vérité, on doit les accepter avec soumission, et s'y conformer ; quant aux récits contenus dans l'Écriture et aux règles de conduite qu'ils nous tracent, il faut obéir à ce précepte du Coran (LII, 7) : "Ce que le Prophète vous apporte, acceptez-le ; ce qu'il vous refuse abstenez-vous-en."

Quant aux légendes que nous avons rapportées, quoique dénuées de preuves, nous avons voulu en faire mention afin de bien convaincre le lecteur que dans ce livre, comme dans nos autres écrits, nous avons examiné scrupuleusement les faits que nous avons recueillis, et que les sujets que nous y traitons ne nous sont pas étrangers.

* voir l'essai "Des Écailles de l'Âme", note n° 24

** Peuples barbares et sanguinaires assimilables aux Gog et Magog des écrits bibliques.

Le Poisson-Évêque et le Poisson-Moine.

Évêque ou moine, les monstres marins présentent une affinité avec l'état ecclésiastique.

Pierre Belon (1517 - 1564) et Guillaume Rondelet (1507 - 1566) sont deux naturalistes français contemporains l'un de l'autre, considérés parmi les plus grands scientifiques du XVI^{ème} siècle. On notera dans leurs recensions des références encore très vivaces aux travaux de Pline. Sous le terme de poissons, ils entremêlent descriptions exactes d'animaux réels et peintures saugrenues de monstres marins qu'ils présentent comme véridiques : la baleine "à tête de sanglier", dragons couverts d'écailles, ou "hommes-sirènes", dont il est dit que "plusieurs ont été capturés, l'un, en 1305, armé de pied en cap comme un chevalier." Plusieurs hypothèses ont été émises pour tenter d'expliquer ce qu'étaient réellement ces créatures. Ainsi, on a supposé que le poisson-évêque était un grenadier, poisson très présent dans les eaux norvégiennes : son museau allongé pouvant faire penser à la mitre épiscopale. Quant au poisson-moine, il s'agirait d'un phoque. Ajoutons que dans le contexte de la Réforme, il est possible d'interpréter ce recours au merveilleux comme une façon de remettre en cause l'autorité de l'église et même de la tourner en dérision.

1— De la Nature et Diversité des Poissons.

Pierre Belon (1517 - 1564).

Comme la terre produit, entre autres choses admirables, plusieurs monstres de diverse façon ; aussi ne faut-il douter que la mer (qui a la plus grande étendue, et est pleine d'un nombre infini de poissons et autres bêtes) n'engendre choses monstrueuses et d'étrange sorte. Ainsi que les histoires anciennes et modernes font mention de Sirènes, Tritons, Naïades et Néréïdes, ainsi, en regard de la terre, quelques-uns de ceux-mêmes qui ont écrit de bonne foi, ont récité avoir vu des Faunes et des Satyres. Et il faut ajouter foi aux écritures et mémoires de Pline : il récite que plusieurs chevaliers et nobles de son temps, ont vu sur la mer Océane un homme marin marcher la nuit sur les navires et en effondrer quelques uns, puis se jeter dans la mer.

Il n'y a pas longtemps, en Norvège, fut vu par un nombre infini de peuple, un homme marin armé d'écailles de poisson, se promenant sur la grève de la mer et prenant le soleil à son aise ; lequel sitôt qu'il se vit aperçu, se plongea dans la mer dont il était sorti. Aux annales de Brabant, l'on trouve un poisson vêtu d'écailles de façon que, ayant sa mitre et ses ornements pontificaux, il fut pris près de la Pologne et envoyé au roi de ce pays l'an 1531 ; ainsi l'écrivait le seigneur Corneille d'Amsterdam, à un nommé Monsieur Gilbert, physicien romain. Ce même Corneille écrit qu'en son pays, par les grandes inondations, fut trouvé dans un lac, un monstre féminin apporté à la ville d'Edam, lequel vécut quelques temps avec les femmes de ce pays, faisant tous ouvrages et actes de femme, au reste qui ne parla jamais

et ne sut donc apprendre un seul mot.

En Norvège, près de la ville de Den Elepoch, au pays de Diezunt, fut trouvé un autre monstre, ou poisson marin, portant la figure d'un moine. Ce monstre, ainsi que plusieurs le virent, ne vécut pas plus que trois jours et ne parla, ni jeta d'autre voix, sinon de grands soupirs plaintifs ; dont je t'en puis bien affirmer, par le récit et l'écriture de gens dignes de foi : je ne trouve rien en cela que la nature ne puisse faire, ainsi que plusieurs autres choses, dont tous les jours nous voyons l'expérience.

2—Histoire Entière des Poissons.

Guillaume Rondelet (1507 - 1566).

De notre temps, en Norvège, on a vu un monstre de mer, après une grande tourmente, lequel tous ceux qui le virent, incontinent lui donnèrent le nom de Moine, car il avait face d'homme, mais rustique et malgracieuse, la tête rasée et lisse, sur les épaules comme un capuchon de moine, deux longues nageoires au lieu de bras, le bout du corps finissant en une queue large.

Le portrait, sur lequel j'ai fait faire le présent, m'a été donné par la très illustre dame Marguerite de Valois, Reine de Navarre, lequel elle l'avait eu d'un gentilhomme qui en portait un semblable à l'empereur Charles V, étant alors en Espagne. Le gentilhomme disait avoir vu ce monstre tel comme son portrait, en Norvège, jeté par les flots et tempête de la mer sur la plage au lieu nommé Dieze, près d'une ville nommée Denelopoch. J'ai vu un semblable portrait à Rome, ne différant en rien du mien.

Entre les bêtes marines, Pline fait mention de l'homme marin, et du Triton, comme choses non feintes. Pausanias aussi fait mention du Triton.

J'ai vu un portrait d'un autre monstre marin à Rome, où il avait été envoyé avec lettres par lesquelles on affirmait pour certain que l'an 1531, on avait vu ce monstre en habit d'Évêque comme il est ci portrait, pris en Pologne, et porté au roi dudit pays, faisant certains signes pour montrer qu'il avait grand désir de retourner en la mer, où étant mené, se jeta incontinent dedans.